

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François REMY

La lampe d'Aladin...

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 315-320

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LA LAMPE D' ALADIN...

Exténué par cinq heures de réclusion au fond du sombre et froid confessionnal, l'abbé Denis gisait dans son fauteuil, pareil à un moribond chez qui la vie lentement se retire.

Souvent je l'avais vu ainsi, prostré, sans forces et sans voix, après des journées d'écrasant labeur, jamais il ne m'était apparu aussi proche de l'anéantissement.

Il avait fallu que j'aie l'arracher à son poste pour lui permettre de se reposer quelques instants avant le repas du soir. Docilement il m'avait suivi, puis, en rentrant dans sa chambre, il s'était laissé gagner par une sorte de torpeur irrésistible.

Mais une fois de plus, pendant que silencieux je considérais la pâleur de ses mains fines et de son visage émacié, l'habituel miracle d'énergie se produisit en ce corps d'apparence si frêle. Un sourire se dessina au coin des lèvres, les yeux papillonnèrent et s'ouvrirent, des mots d'affection entrecoupés furent prononcés à mon adresse et, finalement, le corps tout entier se redressa, raidi contre la fatigue, oublieux déjà, par fraternelle charité, de son propre accablement.

— De quelles régions nébuleuses sortez-vous, ami, lui dis-je, et à quelles folies vous a conduit votre zèle pour que vous soyez en un tel état ?

Comme s'il eût été encore sous le coup d'un rêve à peine dissipé, il me regarda et lentement répondit :

— Je viens d'un monde que le monde ignore. La lampe qu'Aladin tenait entre ses doigts tremblants n'a jamais éclairé de semblables merveilles... Sa

faible lueur n'éveillait au passage que le pauvre éclat des sequins de métal et des bijoux de pierre. La lampe qui brûle sous les voûtes de notre chapelle guide de sa douce lumière de bien plus belles explorations.

— Racontez-moi cela. Vous êtes impressionnant...

— Curieux ! fit-il, en abandonnant son air lointain et en changeant de ton. Vous ne franchirez pas avec moi ce seuil inviolable ! Que ne puis-je cependant vous laisser deviner ses au-delà !

— Vous avez l'âme embellisseuse, cher ami, je pressens de quelle espèce sont les merveilles dont vous parlez. Si j'en crois ma propre expérience de pénitent, il y a bien de quoi faire mourir d'ennui les séraphins eux-mêmes ! Sous quel jour voyez-vous donc la pauvre humanité, puisque l'aveu de ses fautes toujours les mêmes, de ses langueurs toujours pareilles, n'émousse en vous aucune de ces belles facultés d'optimisme que je vous connais !...

— Sincèrement, l'optimisme ne me coûte en pareille matière, aucun effort. Sans doute, l'on trouve ici l'humanité avec ses éternels penchants et ses combats monotones, mais l'on y voit aussi, dans ses admirables opérations, la grâce divine, avec laquelle nous ne comptons pas assez. Au fond, soyons-en persuadés, le cœur humain, quand il n'a pas totalement rompu avec Dieu, quand toute flamme de désir n'est point définitivement éteinte en lui, le cœur humain demeure une terre fertile dont les ressources sont insoupçonnées. Mais nous qui savons, durant les longs jours d'hiver, garder l'espoir des floraisons de printemps, nous avons mille peines, quand il s'agit du champ des âmes, à nourrir les mêmes confiantes espérances.

Que faut-il, en somme, pour éveiller chez certains

d'ardentes poussées de sève chrétienne ? Un rien, souvent. Un mot de vérité, qui émeut. Une prière secrète. Un regard d'amitié qui ne trompe point. Ensuite l'acquiescement vient et la grâce fait le reste. C'est que la plupart des hommes vivent, au point de vue spirituel, comme ces dormeurs longtemps assoupis qui doivent traverser avant le réveil définitif, un état intermédiaire qui est l'état de veille. A les voir évoluer, avec toutes les apparences de la vie véritable, nous sommes tentés de conclure qu'ils ont pris leur parti de l'absence de toute foi et que le besoin de Dieu est en eux complètement aboli. Mais nous nous trompons étrangement.

Un jour, je reçus la visite d'un des anciens de notre Cercle d'études. Depuis longtemps je ne le voyais plus. Il arrivait chez moi avec, dans sa tenue, beaucoup d'assurance, et dans ses yeux un je ne sais quoi d'inquiet. Tous les premiers propos échangés me le montrèrent se cabrant dans la résolution de me montrer qu'il était heureux, qu'il ne regrettait rien des convictions perdues, et que, simplement par une amicale condescendance, il daignait me faire visite. Un moment je fus tenté de lui demander pourquoi, si heureux et si riche, il était venu voir un homme si pauvre, mais je me ravisai. Je le laissai me parler de petites choses banales, puis le silence tomba entre nous deux, et quand ce silence fut assez grand pour que j'entendisse battre nos deux cœurs, je lui pris les mains et je lui dis : « Mon pauvre ami, comme je vous plains ! » Ce fut assez. Il changea de visage, ses lèvres tremblèrent et je vis deux larmes perler sur ses joues...

De ces brusques réveils datent ordinairement des ascensions d'âmes qui me ravissent d'une joie inexprimable. Ils forment, pour ainsi dire, le seuil d'un

monde nouveau et d'une vie nouvelle, où l'on voit enfin agir, dans une émouvante collaboration, les forces divines du ciel et la libre volonté de pauvres enfants menacés par tous les périls du siècle.

Il y a un moment où ce réveil doit se produire, c'est le moment où le jeune homme reçoit directement les impressions de la vie, où il doit cesser d'opposer aux dangers du dehors des armes d'emprunt, où il doit cesser de donner aux questions qui se posent à sa conscience des réponses reçues autrefois d'une manière toute passive. Dans ce passage si difficile, on le voit ordinairement hésiter, chercher en soi-même quelque vivante réponse, quelques forces profondes de résistance, mais l'effort reste infructueux, car il ne se connaît pas. Il ignore en effet et ses forces et ses faiblesses ; il n'a pas appris à combattre, parce qu'on ne lui a pas appris à avoir besoin ; il ne sait ni ce dont il est capable pour le bien, ni ce dont il est capable pour le mal. Sollicité par ce qui est bas et n'ayant jamais eu le désir d'une vie un peu haute, il se laisse aller, conscient que c'est la loi de tout homme soumis aux mêmes inéluctables conditions. Mais que, dans ce même moment, un cœur de prêtre intervienne pour révéler à cette âme le trésor caché de ses énergies, l'appel dont elle est l'objet de la part de la miséricorde divine, alors les voiles se déchirent et soudain l'horizon nouveau apparaît. Ce même adolescent, qu'on avait vu incertain et partagé, se prend à reconnaître que son âme est grande, qu'elle doit réaliser en elle les complaisances divines et qu'elle dispose pour cette œuvre de toutes les forces nécessaires. Et c'est alors qu'on voit commencer les merveilleuses ascensions. Dans un désir de vie supérieure, cette âme se jette avec un empressement avide sur les secours que lui prête la religion et dont,

jusqu'ici, elle n'avait jamais vérifié, d'une manière aussi forte, l'efficacité.

Par crainte de voir s'éloigner d'elle cette amitié de Dieu dont le bienfait est comme le présent nouveau de sa vie, elle apprend à se garder dans la tenue morale du vrai chrétien. Par souci de conserver en elle un amour qui ne vit que de sacrifices, elle apprend à se quitter et à se donner. Peu à peu, sous l'influence de cette activité intérieure, au milieu des incessantes découvertes qu'entraîne dans son passage la grâce, la foi s'épure et se fortifie, les habitudes de virilité et de dévouement s'implantent, et le monde, alors peut venir : il n'arrachera pas à ce cœur le trésor qu'il vient de conquérir, dont la possession est une certitude et une réalité, et sur lequel les sophismes et les grossiers attraits n'auront plus la même puissance.

Par une conséquence assez curieuse, ce monde dont je parle, reçoit de ces jeunes gens des bienfaits inattendus. Lui qui s'en va distrait et indifférent, dans la griserie de ses bruits et l'étourdissement de ses plaisirs, lui qui semble s'enorgueillir de paraître à ce point oublieux de tous les problèmes religieux, il s'arrête parfois devant l'étonnant paradoxe que ces jeunes catholiques lui opposent. Entêté à nier, obstiné à jouir, fier d'avoir presque obtenu le silence sur de gênantes questions, il demeure interdit en voyant poser d'une manière vivante, sans éclat et sans arrogance, la seule question qu'il redoute.

Tenez, ajouta l'abbé, après une pause, il y a quelque temps un jeune étudiant, soucieux d'apostolat, se plaignait de n'avoir sur son milieu aucune prise. Tous ses camarades menaient à côté de lui leur train de vie indifférente et sceptique. Je le rassurai en lui faisant entendre que l'apostolat ne peut tenir tout entier dans

les discussions qu'il ambitionnait de voir s'établir. J'avais raison, car mon ami vient de s'apercevoir qu'on ne lui parlait pas comme aux autres, que les propos grivois s'apaisaient à son apparition dans les groupes, et que, dans ce milieu où l'on s'en tient à une camaraderie superficielle, certains lui témoignaient une confiance et une amitié dont la déférence respectueuse disait assez l'origine.

— Me voilà fixé sur les causes de votre optimisme, cher ami, et je commence à soupçonner les merveilles que vous découvrez sous la clarté mystérieuse de la lampe de votre chapelle...

— Pourtant, je ne vous ai rien dit. Vous ne savez encore rien. Si vous connaissiez les admirables ressources de la pauvre foule besogneuse et simple qui vient, devant Dieu, exhaler ses plaintes, panser ses blessures, sécher ses larmes, puiser la force d'aimer et d'espérer. Si vous pouviez voir de quel élan certaines âmes entraînées dans de mortelles chutes rebondissent tout d'un coup vers les hauteurs ! Vous comprendriez pourquoi notre pauvre société si corrompue se tient encore debout, pourquoi le mal débordant ne donne pas tous ses fruits mortels.

— Je comprends, cher ami, oui je comprends.

Et tout en prononçant ces mots, je me prenais à penser que le prêtre debout devant moi accomplissait une mission sublime, qu'à l'exemple de son Maître il jetait tous les jours son cœur à la foule affamée, mais qu'il ne durerait pas longtemps et qu'après avoir donné son cœur, lui aussi, bientôt, donnerait, pour le salut de ses frères, toute sa vie.

RÉMY.